Un marginal de la science sociale : Jacques Valdour

Bernard Valade

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/2344>

DOI : 10.4000/ress.2344

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2013

Pagination : 213-233

ISBN : 978-2-600-01749-7

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Bernard Valade, « Un marginal de la science sociale : Jacques Valdour », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 51-1 | 2013, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ress/2344> ; DOI : 10.4000/ress.2344

UN MARGINAL DE LA SCIENCE SOCIALE : JACQUES VALDOUR

BERNARD VALADE

Université Paris-Descartes – GEPECS
berval@paris5.sorbonne.fr

Résumé. L'histoire des enquêtes en sciences sociales n'a pas retenu le nom de Jacques Valdour. Pourtant ses «observations vécues» de la vie ouvrière constituent une contribution importante à la connaissance des milieux populaires dans la première moitié du xx^e siècle. Elles s'accompagnent d'analyses méthodologiques qui ont conduit leur auteur à poser les fondements d'une «science sociale expérimentale». Sans doute les idées politiques de Valdour – il était monarchiste –, ont-elles sensiblement nui à la «réception» universitaire de son œuvre que l'on ne saurait réduire à n'être qu'un prolongement de celle de Le Play.

Mots-clés: enquête sociale, classe ouvrière, méthodologie et théories sociologiques, doctrines sociales.

Abstract. The history of inquiries in social sciences has forgotten the name of Jacques Valdour. However, his «*observations vécues*» of the working life are an important contribution to the understanding of the popular classes in the first half of the 20th century. Through his methodological analysis, the author has set the basis of an experimental social science. For sure, political views of Valdour (he was a Monarchist) did not facilitate the academic «reception» of his work, which certainly cannot be seen just as a development of Le Play's work.

Keywords: social inquiry, working class, sociological methodology and theory, social thought.

Les nombreux travaux de Jacques Valdour (1872-1938), de son vrai nom Louis Martin, sur la vie ouvrière et les « observations vécues », sont plus familiers aux historiens, voire aux géographes, qu'aux sociologues. On doit à un universitaire japonais, Keiso Isobe, d'en avoir naguère rappelé l'intérêt en situant leur auteur « aux marges de la description géographique et de l'enquête sociale » (Isobe, 1993, p. 65-69)¹. Si on les trouve, en effet, mentionnés – au reste assez discrètement – dans quelques ouvrages d'histoire sociale², et sommairement rattachés au courant leplaysien, ils sont absents des études sociologiques consacrées à « l'observation de l'homme »³. Les « certificats » universitaires n'ont cependant pas manqué à leur auteur, issu d'un milieu aisé et qui fut d'abord un grand voyageur : une licence de philosophie (1898), quatre doctorats – en droit (1897), en sciences politiques et économiques (1898), en médecine (1905), en sciences naturelles (1909). Mais nulle reconnaissance ne lui est venue de l'enseignement supérieur « officiel ». S'il a joui de quelque notoriété entre les deux Guerres, il l'a due à une orientation idéologique un moment appréciée des milieux catholiques, ceux plus précisément de l'Action française dont il fut proche.

L'oubli, à peu près complet, dans lequel la trentaine de livres que Valdour a signés est tombée, s'explique par ce parti politiquement pris. Il frappe une œuvre à contre-courant, à contretemps, en rupture radicale avec une évolution générale des idées et des mœurs qu'elle condamne. Une fois marquée cette discordance, on se propose ici de distinguer les strates dont l'œuvre en question est formée : une série d'« observations vécues », un ensemble de réflexions sur « les méthodes en science sociale », les éléments d'une « science sociale expérimentale ». L'organisation corporative de la société et l'organisa-

1 L'auteur a consacré, en 1986, un premier article à Jacques Valdour. Ce texte en japonais a été publié dans *The Journal of the Faculty of Economics*, Seikei University, vol. 16, n° 2 ; celui de 1993, est-il précisé, en est issu.

2 Keizo Isobe (1993, p. 65, note 3) mentionne particulièrement les références faites à Valdour par R.-H. Guerrand, G. Noiriel et M. Perrot. Le seul travail notable récemment réalisé est celui de Tatiana Morozova (2008), dans le cadre d'un mémoire de Master dirigé par Annie Fourcaut, à l'université de Paris-I Sorbonne.

3 Voir Leclerc, 1979. Aucune œuvre de Le Play n'est citée dans la bibliographie ; les courants leplaysiens sont ignorés. Il s'agit là d'un oubli que Antoine Savoye, Bernard Kalaora et quelques autres chercheurs ont heureusement réparé.

tion monarchique de l'État finalement préconisées ne doivent pas faire écran. Ces solutions, que l'on peut juger chimériques ou insensées, sont issues d'une « série » d'examens du « problème ouvrier » qui a sa valeur propre. On présentera donc, dans un premier temps, la genèse et les principes de la « méthode concrète des observations vécues » ; en une deuxième partie, sa mise en œuvre dans l'étude des milieux populaires ; pour montrer enfin comment la « science sociale expérimentale » qu'entend fonder Valdour procède de la critique des méthodes et des doctrines en science sociale.

I. LA MÉTHODE CONCRÈTE EN SCIENCE SOCIALE

Autant que les choix disciplinaires effectués dans ses études universitaires, les nombreux voyages accomplis par le jeune Valdour – en Inde, en Chine, dans divers pays européens – nous renseignent sur ses intérêts et sa disposition d'esprit. Nulle trace d'un goût de l'exotisme. Unique témoignage de ses pérégrinations, tardivement publié, le récit de son voyage en Égypte (1929d) nous le montre partageant le quotidien des indigènes pour mieux comprendre leur situation. L'observation des modes de vie, des coutumes, des croyances propres à des peuples étrangers sera similairement pratiquée auprès des populations ouvrières, en France et en Espagne, dans une perspective voisine de celle de l'ethnographie sociale. Dès 1899, il pénètre ainsi le monde des figurants de théâtre à Paris, suit les « ouvriers au spectacle », enquête – à Roanne et à Lyon principalement, entre 1903 et 1906 – sur les conditions de travail et l'existence des travailleurs d'usine ou d'atelier. Ces premières « observations vécues » seront recueillies dans *La Vie ouvrière* (1909a). Parallèlement au « problème ouvrier », il s'intéresse aux « questions religieuses » et scolaires, avec deux brochures sur l'affaire Loisy (1908-1909) et deux autres sur *Le Lycée corrupteur* (1909b) et *La Laïque* (1910). Ces publications attestent une attention soutenue aux grands débats du temps et une solide information par la presse à laquelle il ne cessera jamais de renvoyer tout au long de ses investigations.

«Courte étude théorique sur la méthode dont [il a] fait usage», *La Méthode concrète en science sociale* paraît en 1914. Valdour y relate comment il a été amené à entreprendre ce «genre de recherches». Il constate, qu'appliqués à l'étude des «réalités sociales», les «procédés abstraits» sont insuffisants à en rendre compte : ils laissent de côté ce qu'il entend saisir en abordant directement ce qui se passe au sein de la cité des hommes. En «s'incorporant aux faits», en partageant la vie de l'ouvrier, il pourra «surprendre» ce que ce dernier pense, sent et souffre. Les statistiques, rapports, textes de lois, tout le corpus documentaire des économistes ferment l'accès à ce que seules révèlent les observations vécues. Les lois économiques et le système déductif élaboré par G. Molinari, tout comme les abstractions mathématiques de L. Walras, sont écartés ; les démarches inductives de P. Leroy-Beaulieu, de C. Gide ou de P. Cauwès sont mieux ajustées, mais leurs observations demeurent fragmentaires et prisonnières de vues abstraites. Certes, Le Play a «serré de beaucoup plus près la réalité en observant directement les phénomènes sociaux» (Valdour, 1914, p. 5) ; mais c'est le résultat de l'activité humaine que Le Play veut analyser, non le jeu de cette activité même qu'il a voulu «surprendre».

Procéder à l'observation vivante du «phénomène social à l'état naissant» et non cristallisé, tel est l'objectif que s'assigne Valdour. Quelques autobiographies s'en sont approché : celles d'Anthime Corbon (1863) et de Denis Poulot (1870) sont sommairement citées ; elles sont cependant gâtées par des considérations pseudo-philosophiques du même genre que celles qui enrobent l'expérience phalanstérienne rapportée par J.-B. A. Godin (1871) ; leur valeur est réduite parce que leurs auteurs ne se sont pas soumis aux «disciplines coutumières de la vie intellectuelle». La lecture de l'ouvrage de Jean Bourdeau, *Le Socialisme allemand et le nihilisme russe* (1892) est donnée comme point de départ des recherches engagées. Valdour (*ibid.*, p. 8) y a trouvé «le résumé de l'expérience d'un étudiant allemand s'improvisant mineur pour étudier la vie des mineurs». Précisons qu'il s'agit de *Drei Monate Fabrikarbeiter und Handwerksbursche. Eine praktische Studie*, publié l'année précédente (1891) à Leipzig par Paul Göhre et résumé par Bourdeau (1892, p. 161-198). Cette expérience lui donna l'idée d'établir un «contact immédiat et permanent» avec les ouvriers,

de se « confondre » avec eux, d'aller ainsi plus loin qu'Henry Leyret dans *En plein faubourg. Mœurs ouvrières*⁴ (1895) où subsiste encore « la barrière d'un comptoir » (Valdour 1914, p. 9).

Dans l'adoption de la démarche qu'il va s'employer à codifier, Valdour se défend de tout emprunt à deux ouvrages qu'il cite élogieusement : celui de Mmes Bessie (Mrs John) et Marie van Vorst, *The Woman who Toils*, paru en 1903 et traduit en français la même année sous le titre *L'Ouvrière aux États-Unis et Als Arbeiter in Amerika. Unter deutsch-amerikanischen Grosstad-Proletariern* d'Alfred Kolb (1904)⁵. Il affirme les avoir découverts après la publication de sa *Vie ouvrière*. Il est, au reste, le premier à avoir dégagé les caractères originaux de la « méthode concrète ». Celle-ci prescrit de se situer « au ras des faits pour les interpréter » (1914, p. 18). Elle pose que le général est atteint à travers les cas particuliers : « C'est par l'accumulation des cas réels qu'il est possible de passer des réalités particulières à des réalités générales » (*ibid.*, p. 27). Une telle démarche n'est pas anti-intellectualiste, à la manière des marxistes qui, donnant un rôle prépondérant à l'instinct de classe dans la vie ouvrière, ont une vision statique de cette dernière ; elle est, au contraire, en prise sur un dynamisme évolutif où l'intelligence et le sentiment ont leur part. Rompant avec la science économique qui réduit la science sociale à la science des richesses, elle est « psychologique et morale », et, en ce sens, novatrice. En effet,

toute la psychologie du travailleur échappe aux anciennes méthodes : c'est en l'étudiant [...] que l'observateur peut déterminer les relations psychologiques qui existent entre le travail et le travailleur, découvrir les bases psychologiques d'une organisation économique donnée, mettre en relief ce qui, psychologiquement, permet de dire de cette organisation qu'elle est ou non normale et par conséquent viable (*ibid.*, p. 44-45).

Fourier a compris l'importance des rapports du psychologique et de l'économique, mais il les a traités idéologiquement. Tarde les a étudiés, « mais en théoricien de la psycho-sociologie » (*ibid.*).

4 *En plein Faubourg* de H. Leyret a été réédité en 2000 (Les Nuits Rouges) par Alain Faure qui en a modifié le sous-titre : *Notations d'un mastroquet sur les mœurs ouvrières*.

5 L'ouvrage de Kolb est daté, de façon erronée, de 1909 par Valdour (1914, p. 10).

Après s'être expliqué sur la nature, la portée et l'utilité de la méthode concrète en science sociale, Valdour précise les conditions de sa bonne application. Il souligne les difficultés que rencontre sa mise en œuvre dès lors qu'on ne se borne pas à passer « d'une sorte d'externat à l'internat de la vie ouvrière » (*ibid.*, p. 60). L'enquête est sans doute féconde, mais les procédés qu'elle utilise – le questionnaire, au premier chef – sont mécaniques et statiques. La collecte de témoignages dispersés est d'un intérêt limité. La continuité de l'expérience est nécessaire à une bonne intelligence du social. L'observateur doit se trouver dans la position du « spectateur impartial » mis en scène par Adam Smith (*ibid.*, p. 61), enregistrer scrupuleusement ce qu'il voit, grouper ses notations sans sacrifier aux artifices du métier littéraire, faire en sorte que « le récit vécu reste réel ». Il lui a fallu, en outre et d'abord, franchir divers obstacles surgis du terrain : l'ignorance du métier, la méfiance suscitée par le nouveau venu, l'indispensable consentement patronal.

En fait, conclut Valdour, « les véritables limites de la méthode concrète se trouvent ailleurs. Elles tiennent à ce [qu'elle] ne permet pas de saisir de la réalité ce qu'en saisissent, par la documentation, les méthodes d'enquête et les méthodes semi-abstraites » (*ibid.*, p. 68) ; elle n'est donc nullement exclusive d'autres méthodes – elle les complète et s'y ajoute. Son emploi pose des problèmes dont l'importance est d'emblée dégagée, notamment à propos de ce qu'il est convenu d'appeler « l'observation participante ». Ainsi est-il noté que, dans ce type d'investigation où la réalité est directement observée et personnellement vécue, « l'observateur fait partie de [la] réalité qu'il observe sur soi et hors de soi. La réaction de la sensibilité subjective au contact de la réalité objective fait partie de sa recherche ; elle se propose à ses investigations, loin d'y échapper » (*ibid.*, p. 19). D'où une suite de considérations sur la « part de subjectivisme inéliminable [qui] se retrouve dans toutes les sciences positives » (*ibid.*, p. 21), la « désobjectivation » opérée par les économistes qui font « presque complètement abstraction de l'homme, du sujet, du moi » (*ibid.*), le statut de la subjectivité dans la science sociale. Finalement, estime Valdour, « Pour être complètement objective, la science sociale doit être en partie traitée subjectivement » (*ibid.*).

2. APPLICATIONS: «LA VIE OUVRIÈRE. OBSERVATIONS VÉCUES»

La «série» ainsi intitulée comprend seize volumes – publiés entre 1919 et 1937 – auxquels s'ajoute l'étude parue en 1909 qui lui a donné son titre général; on peut y adjoindre le petit fascicule *Réponse à quelques objections* (1919f). Ces dernières concernent la «réception des premières "observations vécues"»; elles figurent dans le troisième chapitre de *La Méthode concrète en science sociale*. On retiendra celles de Frédéric Masson, exposées dans la presse en juin 1910 et reproduites en annexes (Valdour, 1914, p. 129-140): ces observations «pittoresques» sont le fait d'un «reporter ingénieux»; elles sont biaisées par sa «céréalité» qui le porte à ne s'intéresser presque exclusivement qu'à la politique et à la religion; elles le sont aussi par l'oubli des femmes, c'est-à-dire du sort de l'ouvrière qui a inspiré le livre «touchant au chef d'œuvre» des Van Vorst; cette «descente aux enfers» est enfin d'un intérêt réduit, car elle n'est suivie d'aucune indication de remède. Ces remarques sont inégalement pertinentes. Si la deuxième est fondée, la première est passablement injuste, et la dernière intéressante au regard des enquêtes ultérieures. En effet, s'il discerne, dans les milieux traversés, une tendance caractéristique à l'organisation corporative, Valdour se borne à prévoir qu'«un jour viendra où les faits donneront aux ouvriers une vision plus claire encore des besoins du corps de métier» (*ibid.*, p. 73-74). Ce sont des faits qu'il s'attache à décrire, au moyen d'une méthode dont il vante les mérites, non des solutions qu'il s'emploie à recommander. Dans les contributions suivantes à l'étude du «problème ouvrier», va s'affirmer et s'accentuer le passage du descriptif au prescriptif, d'une collecte de données à une mise en forme ordonnée, puis à une conception globale du fonctionnement social, pour aboutir, au terme d'un croisement d'analyses méthodologiques et d'options idéologiques, à leur intégration dans une «science sociale expérimentale».

Une distinction préalable est à faire, dans la série *La Vie ouvrière* (1909a), entre les ouvrages où les «observations vécues» ont été recueillies avant 1914, et ceux où elles sont postérieures au conflit mondial. *Les Mariniers* (1919a), *Deux chauffeurs-conducteurs* (1919b), *Les Mineurs* (1919c), *L'Ouvrier agricole* (1919d), ainsi

que les deux volumes de *L'Ouvrier espagnol* (1919)⁶ paraissent en 1919. Ils traitent, à partir d'observations faites entre 1910 et 1914, de la situation en province et à l'étranger : la région du Nord et du Centre, les campagnes de la Brie et de la Beauce, la péninsule Ibérique. *Ouvriers parisiens d'après-guerre* (1921), *Ateliers et taudis de la banlieue de Paris* (1923), *De la Popinquin' à Ménilmuch'* (1924) et *Le Faubourg* (1925) sont consacrés à la vie ouvrière dans la capitale et sa banlieue. Viennent ensuite *La Menace rouge* (1926a), *Le Glissement* (1926b), *Ouvriers catholiques et royalistes* (1928), qui mettent respectivement en scène les ouvriers d'après-guerre en Touraine ; les ouvriers de Cholet, du Mans, de Nantes ; ceux de Romans sur Isère et de Decazeville ; puis *Sous la griffe de Moscou* (1929a) et *Les Puissances du désordre* (1934a), avec un retour à Paris et à sa banlieue ; *Le Flot montant du socialisme* (1934b), où Lyon et Roanne sont revisitées 26 ans après la première enquête ; et enfin, *Le Désordre ouvrier. La révolution en marche* (1937).

L'exposé des observations vécues n'a pas pour base, comme dans les enquêtes de l'école leplaysienne, une nomenclature préétablie, fixe et détaillée. Leur distribution s'effectue entre un nombre limité de rubriques qui n'ont pas vocation à être systématiquement « renseignées ». Les activités des ouvriers dans l'usine ou l'atelier de fabrication, « Logement et restaurants » ou « Garnis et restaurants », « La ville et ses distractions », « Divertissements, spectacles, journaux », l'« état d'esprit », la « vie religieuse », toutes ces rubriques, sous des appellations plus ou moins variables, sont le plus souvent précédées d'une présentation de l'aspect général du site, du lieu de travail et, pour Paris, de la « vie du quartier ». Dans ce qui relève d'abord de *récits d'expérience* – où les circonstances de la « prise de contact » sont, la plupart du temps, rapportées –, la nourriture, le vêtement ou le budget des intéressés n'occupent pas une place prioritaire. En revanche, une multitude de petits faits significatifs, jusqu'à la couleur politique des « graffiti des cabinets », est engrangée. Au total, l'information rassemblée concerne autant les conditions matérielles de l'existence que la « vie intellectuelle et morale », déclinée en termes de pratiques religieuses, de pratiques culturelles – cinéma, café- concerts, bals –, et d'opinion publique : réunions syndicales et meetings.

6 Ces livres étaient sur le point de paraître quand la guerre de 1914-1918 a éclaté. Seul celui consacré aux *Mariniers* a été publié, une première fois, en 1914, sans avoir, semble-t-il, été diffusé.

Il s'agit là, pour Valdour, d'explorations incomplètes appelées à être révisées, d'échantillons d'une enquête qu'il faudrait généraliser pour chaque province et pour chaque profession. Leur intérêt est double, comme la lecture qu'on en peut faire selon qu'on s'attache à ce qui s'y trouve restitué d'une évolution sociale ou au commentaire idéologique associé à cette dernière. Dans les études réalisées après la guerre à Paris, Valdour (1921) «surprend» chez les ouvriers moins de fautes de langage ; il constate moins de «haineuse propagande contre le catholicisme», moins de confiance aussi dans les «faiseurs d'utopies séduisantes» (*ibid.*, p. 189). La déroute des révolutionnaires s'accompagne d'un indifférentisme croissant sur le plan moral, religieux, politique : «on parle plus de spectacle et de sport que d'anticléricalisme» (1923, p. 172). L'année suivante, après avoir souligné les «hautes qualités professionnelles des ouvriers de Panam'», cependant altérées par un état intellectuel médiocre, il observe que la journée de huit heures a favorisé la régression de l'alcoolisme et, surtout, avec une moindre fréquentation des «assommoirs», la «reconstitution du foyer familial ouvrier» (1924, p. 218). Au milieu des années 1920, un «glissement à gauche» est cependant repéré, et pointés une décomposition sociale progressive et un démantèlement des cadres sociaux «sous l'action de forces ennemies, étrangères ou occultes» (1925, p. 214).

Ce «glissement» donne son titre à l'un des deux volumes d'observations vécues publiés en 1926. À partir de cette date, Valdour prévient le lecteur que les commentaires et réflexions seront présentés en même temps que «les données expérimentales qui les motivent» (1926a, p. 5). Un courant libre-penseur et révolutionnaire va de la capitale à la province ; on entre dans une période révolutionnaire dont le signe est «le cortège officiel et bolchevick de la panthéonisation de Jaurès» en novembre 1924 (1926b, p. 6). Dès lors, est-il précisé deux ans plus tard dans l'introduction aux *Ouvriers Catholiques et royalistes* (1928), «il ne suffit pas d'observer, décrire et classer les faits. De ce stade de l'empirisme, l'observateur doit passer à celui de la science proprement dite» (*ibid.*, p. 7) ; il doit dégager la signification des faits, s'employer à les systématiser, énoncer une règle d'action. Un identique constat est posé dans les derniers volumes de la série des observations vécues : le péril rouge menace la France qui montre «un état

d'esprit analogue à celui qu'elle a connu à la veille de 89 », étant infestée par des doctrines visant à dissoudre la société et la civilisation chrétienne (1929a, p. 234). Le développement de la crise économique accélère la diffusion des idées socialistes auxquelles l'ignorance des ouvriers, l'inertie des « honnêtes gens », l'imbécillité des « bien pensants » laissent libre cours (1934b, p. 2).

L'indication des remèdes se trouve dans la quasi-totalité des conclusions de chaque volume. La plus substantielle est celle qui clôt *Les Mineurs* (1919c, p. 299-372). Elle montre que les cadres d'analyse sont déjà en place à la fin de la guerre. Valdour y expose que l'État moderne, puissance d'oppression spirituelle, est l'ennemi de la classe ouvrière ; il la dissocie en une « poussière » d'individus isolés ; ceux qui la composent ne peuvent améliorer leur sort dans l'organisation actuelle. Les méfaits de l'État libéral, et ceux du socialisme qui vise la constitution d'une « vaste société anonyme », sont dénoncés, et célébrées les « petites sociétés d'individus », la commune, la corporation qui se « résolvent en familles dont elles constituent les groupements ». Ce sont ces « groupements naturels » qui sont pervertis, mutilés et finalement détruits par le pouvoir central de l'État. Il faut les restaurer. Reconstituer la corporation n'est pas revenir à un passé obscur, mais retrouver la solution logique de tous les temps. « Armature suprême du corps social, [l'État] ne compte pas comme éléments les individus, mais des groupes organiques » ; il est souverain en ce qui concerne les relations entre les groupes, mais le groupe est souverain dans son domaine propre.

Ainsi parti, dans son premier livre sur la vie ouvrière, « des faits ordinaires et des idées courantes », Valdour dit avoir mis en évidence, par ses enquêtes, « l'erreur dangereuse des principes de 89 » (1919c, p. 361). L'usage de la méthode concrète en science sociale lui a fait voir que les questions économiques et sociales sont subordonnées au problème politique, « ce qui revient à dire que le remède est “politique d'abord”, suivant le principe fondamental de l'Action française » (ibid., p. 364). La référence à Maurras, apparue la première fois, la même année (1919), dans *Deux Chauffeurs-conducteurs* (1919b, p. 141) sera suivie, dans les « observations » ultérieures, de celles à François René de La Tour du Pin, à A. Cochin et à plusieurs théoriciens d'une nouvelle organisa-

tion économique.⁷ *La Réforme sociale* (1863) de Le Play n'est qu'exceptionnellement citée ; *Quand le dormeur s'éveillera* (1899) de H.G. Wells l'est pour illustrer ce que sera demain l'ordre social en gestation ; les travaux de diverses institutions ou organisations – les Semaines Sociales, les Équipes sociales, notamment –, les témoignages sur la vie populaire – comme ceux des frères Léon et Martin Bonneff (1908, 1910, 1913) et de Robert Garric (1928) – joints à de très nombreux articles de presse, composent un référentiel qui atteste l'étendue de la documentation exploitée par Valdour.⁸ Ses sources le situent au croisement des différents courants issus du catholicisme social dont J.-B. Duroselle (1951) a magnifiquement étudié les origines et les développements jusqu'en 1870.

Les « observations vécues » sont l'œuvre d'un solitaire ; une seule allusion est faite (1929a, p. 7), à un « collaborateur et ami », Charles Smet, auteur d'articles parus, en octobre 1927, dans *La Production française*. Mais il n'est pas un inconnu : il donne des conférences à l'union des Corporations, à la Société d'éducation

7 Les sources et ouvrages signalés par Valdour manquent souvent de précision. Lorsqu'un auteur est cité, le titre de son livre est absent ou donné de façon abrégée ; l'année de publication, le lieu de l'édition, le nom de l'éditeur ne sont presque jamais mentionnés. C'est le cas ici pour F.R. de La Tour du Pin (*Vers un ordre social chrétien. Jalons de route 1882-1907*, 1907, Nouvelle Librairie nationale), et Augustin Cochin (*Les Sociétés de pensée et la démocratie moderne*, 1921, Plon ; *La Révolution et la libre-pensée*, 1924, Plon).

8 « C'est en errant dans ces rues que parfois l'on surprend le mystère douloureux de ce quartier » (Garric, 1928, p.53). Le rapprochement s'impose avec les « observations vécues » de Valdour. Lui aussi cite *Le Secret du peuple de Paris* d'Anthime Corbon (1863). Parmi les témoignages et livres utilisés, on trouve *L'Ascension* (Rieder, 1925) de Lucien Bourgeois (Garric, 1928 p.177) et *La Maison du peuple* (Grasset, 1927) de Louis Guilloux (*ibid.*, p.189). Dans les dernières pages de *Belleville*, Garric s'adresse aux jeunes : « Nous leur dirons la leçon du passé, celle de nos expériences » (1928, p.247). Dans la même page, il cite longuement Henri Pourrat pour qui « il s'agit de refaire une chrétienté » (*Les Jardins sauvages*, 1923, Gallimard) ; c'est là une « utopie » à laquelle souscrit Garric. On sait que ce dernier fut le fondateur, en 1920, des « Équipes sociales » (voir Garric et coll., 1924). Elles doivent être situées dans un contexte marqué par l'apparition des universités populaires avec, en 1899, la Fondation universitaire de Belleville. Cité à plusieurs reprises par Valdour, Georges Deherme (*La Démocratie vivante*, 1909, Grasset), qui milita pour la « coopération des idées » et pour « l'instruction supérieure et l'éducation éthique-sociale du peuple », fut le théoricien des UP. Sur ce sujet, voir la thèse de Lucien Mercier, 1986. Quant aux Semaines sociales de France (SSF), inspirées par l'encyclique *Rerum Novarum* et fondées en 1904, elles eurent pour président, de 1919 à 1945, Eugène Duthoit qui invita Valdour à professer à Lille.

et d'enseignement. Il assure un enseignement à l'Université catholique de Lille, sur invitation de Georges Duthoit, doyen de la Faculté de Droit. L'Académie française et l'Académie des sciences morales couronnent trois de ses ouvrages⁹. Ses oeuvres restent cependant rarement mentionnées. Avant la guerre, le plus notable des renvois à *La Vie ouvrière* se trouve chez Georges Maze-Sencier¹⁰. Dans l'entre-deux-guerres sa notoriété s'accroît. En 1934, Louise-Marie Ferré publie *Les Classes sociales dans la France contemporaine*, thèse de Lettres qui a été dirigée par Célestin Bouglé.¹¹ D'entrée (page 8), *La Méthode concrète en science sociale* est l'objet d'une citation, suivie de neuf renvois aux travaux de Valdour. La bibliographie liste la majorité des «Observations vécues» parues avant 1930, et signale un autre ouvrage de méthodologie publié en 1929 (1929c). À leur auteur est associée la méthode monographique. C'est comme tel, et plus précisément comme praticien de l'observation participante, qu'il figure au dernier paragraphe de l'article «Le Play» de *L'International Encyclopedia of Social Sciences*, (éd. 1968)¹², sans égard à ses autres contributions.

9 *Ouvriers parisiens d'après-guerre* (1921) a été couronné par l'Académie française en 1923, et par l'Académie des Sciences morales et politiques en 1925; *La Menace rouge* (1926a) et *Le Glissement* (1926b) l'ont été par l'Académie des Sciences morales et politiques en 1929 et 1930.

10 «Écouter et noter les conversations des ouvriers, observer leurs habitudes, leurs plaisirs et leurs souffrances, aller pour ainsi dire à la rencontre de leurs peines et de leurs misères devient une tâche de vérité et de justice. C'est la tâche que s'est imposée J. Valadour (*sic*), un intellectuel de tradition et de vie coutumière, en publiant ses observations vécues sur la vie ouvrière» (Maze-Sencier, 1913, p.39). Maze-Sencier a publié, entre autres ouvrages, *L'Amélioration du sort du travailleur*, 1906, Roger et Chernovitz.

11 Le «prière d'insérer» nous informe que Louise-Marie Ferré, née en 1897, «n'est pas une débutante en sociologie». Elle-même indique, dans son introduction (p. I), qu'elle a reçu «les excellentes leçons de M. Bouglé et de M. Fauconnet à la Sorbonne; de M. Bayet [...] et de M. Simiand à l'École Pratique des Hautes Études». Son projet prit définitivement corps «en lisant *Au-delà du Marxisme* de H. de Man».

12 Article signé Jesse R. Pitts: «*Sociologists who wish to use monographies for a comparative historical perspective will consult with profite the extensive bibliography in Ferré's Les Classes... p. 231-262, in particular the works of Jacques Valdour who used participant-observe techniques*» (vol. 9, p.90).

3. VERS UNE « SCIENCE SOCIALE EXPERIMENTALE »

L'enquêteur de plus en plus « engagé », chez qui les jugements de valeur se surimposent à l'observation de la réalité, a masqué le théoricien de la science sociale. De la même façon que sont indissociables l'enquête de 1909 et le texte méthodologique de 1914, les « observations vécues » apparaissent inséparables d'une série d'ouvrages où le travail de terrain cède la place à une étude des méthodes, des théories et des doctrines en science sociale. Ces études historiques et critiques, réalisées parallèlement aux recherches empiriques, sont au nombre de trois : *Les Méthodes en science sociale* (1927) ; *Libéraux, socialistes et catholiques sociaux – Étude historique et critique sur les principales méthodes de la science sociale au XIX^e siècle* (1929c) ; *Les Méthodes de liaison entre la science sociale expérimentale et les autres sciences naturelles* (1931). À cet ensemble d'exposés didactiques, on peut rattacher la publication, en 1936, de *Économie – Principe généraux et fondamentaux de l'économie politique et sociale*. Ce dernier ouvrage n'intéresse pas directement notre propos, non plus que celui de 1929 qui recense et discute les apports de l'école libérale, de l'école socialiste et du catholicisme social aux XVIII^e et XIX^e siècles. En revanche, ceux de 1927 et de 1931 traitent essentiellement des démarches ou modes d'analyse, des types d'explication ou cadres théoriques employés en science sociale.

Comment étudier les faits sociaux ? Et d'abord qu'est-ce qu'un « fait social » ? Ces questions sont examinées dans la longue introduction (p. 1-48) de l'ouvrage de 1927, où une réflexion épistémologique est déroulée sur les « rapports de la méthode et de la science ». Deux définitions du fait social sont critiquées par Valdour : celle, classique, donnée par Durkheim dans *Les Règles de la méthode sociologique* (1894-1895), qu'il rejette, et celle que vient de formuler Paul Bureau dans son *Introduction à la méthode sociologique* (1926), – qui est dite « incomplète ». « Toute manière d'être et d'agir de l'homme qui se communique à d'autres hommes ; tout ce qui, extérieur à l'homme, éveille, provoque, inspire, dirige l'activité humaine collective ; et tout ce qui, matériel ou non, en est le produit » (Valdour, 1927, p. 39) : telle est, au terme d'approximations successives, la définition proposée du fait social. Elle est suivie de la différence qu'il faut toujours marquer entre les faits sociaux comme choses et les représentations que l'on s'en fait. On notera la substitution fréquente à l'« individu » des sociologues

d'un «homme» générique. «L'objet de la science sociale, est-il bien souligné (ibid., p. 48), se répartit entre la sociologie, l'économie politique, l'économie sociale, le droit, la politique et la morale sociale».

La critique des méthodes subjectives – «qui tirent du sujet, l'homme, et non l'objet à étudier, la matière même de la science» – et des méthodes objectives, donne lieu à une revue générale de la littérature sociologique, assortie de consignes méthodologiques identiques à celles aujourd'hui données aux «chercheurs». Elle est particulièrement riche sur les débuts de l'observation en science sociale, les «méthodes de précision» de l'école autrichienne et de l'école de Lausanne, les méthodes psycho-sociologique (Tarde), positiviste (Comte, Spencer, Durkheim), biologique (Schaeffle, Worms, Lilenfield), bio-rationnelle (Fouillée), enfin les «méthodes d'observation directe et totale, analytico-synthétique, des faits sociaux» (Le Play, Tourville, Valdour). L'idée, introduite dans la conclusion générale (1927, p. 297) que la science sociale est traversée par deux courants, l'un issu de Xénophon qui la ramène à un «problème domestique», l'autre de Socrate pour qui elle est un «problème moral», est reprise, en 1931, dans l'introduction des *Méthodes de liaison...* : «Xénophon, assis au coin de l'âtre [...] suppute, prévoit, produit», tandis que «Platon et ses successeurs construisent la République dans les nuages» (1931, p. 1). Dans cet ouvrage, où six types de méthodes sont étudiés, une redistribution est opérée – ainsi Le Play est-il rangé aux côtés de La Tour du Pin, de Maurras et de quelques autres sous l'intitulé «La méthode réaliste et la physique économique et sociale» – non sans chevauchements : Spencer et Worms, avec Novicow et encore La Tour du Pin, sont identifiés comme les représentants modernes de la méthode biologique solidaire de la «théorie organique de la société».¹³

13 Dans l'examen des œuvres de tous ces auteurs J. Valdour (1927, préface) reconnaît avoir beaucoup emprunté à trois *Histoires des doctrines économiques*, celles de A. Espinas (1891), de Ch. Gide et Ch. Rist (1909), et de R. Gonnard (1924). Il a aussi utilisé des études spécialisées; ainsi pour Tarde, *La Psychologie sociale de Gabriel Tarde* d'Amédée Matagrin (1910), est explicitement citée (Valdour, 1931, p. 245). Un corpus documentaire valant autant par ce qu'il intègre que par ce qu'il exclut, on notera l'absence, dans cette revue des méthodes et des théories sociologiques, de M. Weber et de V. Pareto, ce dernier étant cependant mentionné pour sa contribution à «La méthode mathématique» (Valdour, 1927, p. 154).

On se limitera ici à voir comment les méthodes et les théories de Durkheim et de Tarde sont présentées. La méthode positiviste de Durkheim est analysée (Valdour, 1927, p. 198-220) à partir des *Règles de la méthode sociologique* et des *Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912) – *Le Suicide* (1897) étant ignoré. Elle est fondatrice d'une sociologie qui est «une philosophie, une religion et une morale». Si son importance et son influence sont reconnues, elle pêche par des confusions – de la morale et du social, notamment –, l'insuffisance de l'observation et la conversion de la positivité scientifique en positivisme sociologique. *De la Division du travail social* (1893) sera ensuite soumis à un examen approfondi (Valdour, 1931, p. 72-134), jalonné de remarques reprises aujourd'hui, par exemple sur les deux types de solidarité qui, loin de se succéder, se superposent. Les «erreurs» de Durkheim sont dénoncées, mais un bilan «globalement positif» est en fin de compte dressé (*ibid.*, p. 132-133). Chez Tarde, la méthode d'observation est très bien appliquée dans *Les Lois de l'imitation* (1890) ; elle est cependant «endommagée» par sa tendance à lui donner un caractère positiviste (Valdour, 1927, p. 165-190) ; au reste «Tarde était positiviste. Sinon, comment aurait-il connu la faveur du public et des pouvoirs publics, tout imprégnés de cette doctrine» (*ibid.*, p. 175). Il lui revient cependant d'avoir, d'une part ramené la sociologie «dans sa direction vraie, en la concevant comme psychologique», d'autre part «restitué à l'individu sa réalité et son activité» (*ibid.*, p. 176). Le chapitre qui lui est consacré en 1931 (chap.VI, p. 226-249) accentue l'éloge de la sociologie scientifique, pluraliste, psychologique – ou «plus exactement inter-psychologique» –, dont les principales œuvres de Tarde mentionnées (*ibid.*, p. 226) forment l'assise. Sa grande erreur reste de ne s'être pas formé une conception organique de la société.

L'œuvre de Le Play n'occupe pas une place privilégiée dans ce double répertoire. Elle est présentée comme une illustration exemplaire de l'application d'une observation raisonnée à l'organisation familiale, mais son auteur s'est «complètement trompé» sur de nombreux points (1927, p. 241-254). Hostile à l'association, il a donné une importance excessive à la notion de chef de famille, méconnu la place de la corporation dans l'organisation du travail, cédé à la «séduction de la société du temps de Louis XIII» – sans remonter au siècle de saint Louis et

à la « formule parfaite » contenue dans le *Livre des métiers*¹⁴. L'École de la science sociale est mieux traitée (*ibid.*, p. 254-281). La Nomenclature de H. de Tourville et le tableau qu'en donne P. Descamps¹⁵ sont de bons instruments d'étude ; mais l'abbé, en liant le type social au relief du sol, est resté prisonnier d'un déterminisme géographique, et les membres de l'École n'ont pas tenu compte du fait que l'industrie moderne exclut presque universellement l'atelier familial, pas plus qu'ils n'ont mesuré les conséquences du développement de l'individualisme (*ibid.*, p. 271). Les changements intervenus dans l'existence collective rendent inopérants « une méthode monographique qui serait systématiquement circonscrite à l'étude de la famille ouvrière » (*ibid.*, p. 273). L'objet de l'étude monographique sera élargi avec la méthode des observations vécues que Valdour expose en résumant (*ibid.*, p. 281-293) son livre de 1914. Précisons encore que dans l'ouvrage de 1931, le nom de Le Play n'est qu'incidemment cité (p. 8 et p. 134-135).

S'il est vrai, comme le soutient Valdour, que les idées fausses sont engendrées par les mauvaises méthodes, la tâche s'imposait, après l'étude historique et critique de ces dernières, de nouer solidement le lien unissant démarche et doctrine. C'est celle qu'il accomplit dans *Les Méthodes de liaison entre la science sociale expérimentale et les autres sciences naturelles*. À la question posée : comment « appréhender, filtrer, classer, comprendre [la] masse formidable » des faits économiques et sociaux (*ibid.*, p. 4), la réponse sera donnée par une « science sociale expérimentale » (*ibid.*, p. 247-249). Rattachée aux sciences positives, cette science s'écarte aussi bien du pur empirisme que du pur intellectualisme ; elle est placée « entre les sciences physiques et les sciences métaphysiques » ; son objet requiert, en effet, le recours « aux diverses méthodes employées dans les sciences positives, dans la science philosophique et dans la science théologique ». « L'emploi successif » de ces méthodes permettra de saisir les aspects variés de la société, totalité complexe et polymorphe. Les vertus d'un plura-

14 Valdour fait ici allusion au *Livre des Métiers* d'Étienne Boileau (XIII^e siècle), publié par René de Lespinasse et François Bonnardot, Paris, Imprimerie nationale, 1879.

15 L'exposé donné par P. Descamps, dans *La Science sociale* de novembre, 1912, de la méthode en science sociale est résumé par Valdour (1927, p. 267-281). Les travaux des principaux leplaysiens sont cités page 267.

lisme méthodologique sont ainsi célébrées, mais le souci de rigueur prime : il est bien entendu que la méthode restera dans chaque cas «une méthode expérimentale et rationnelle, une méthode de critique et d'interprétation des faits préalablement observés» (*ibid.*, p. 249). Elle évitera à ceux qui l'utilisent de tomber dans l'«erreur libérale» ou l'«erreur socialiste».

La volonté de lutter contre les idées fausses, en proclamant les «vérités élémentaires et essentielles, oubliées, méconnues ou niées» se manifeste dans les deux volumes qui garnissent la «Série "science sociale expérimentale"»: *Organisation corporative de la société et de la profession* (1935), et *Organisation monarchique de l'État* (1936a). Dans le premier, Valdour rappelle que c'est l'étude expérimentale du problème ouvrier qui l'a conduit à la «solution corporative»; la crise de 1930 en a rendu urgente l'application, pour remédier à l'inorganisation de la profession et de la production. On retrouve dans ce petit livre les éléments d'une étude très charpentée, publiée en 1929, sur *La Doctrine corporative* (1929b). Une analyse de la «structure naturelle» de toute société met préalablement au jour trois niveaux : l'État, gérant de la société générale, les sociétés particulières ou corps intermédiaires, la famille, «société fondamentale, génératrice de toutes les autres». Les méfaits de l'État qui absorbe la profession dans l'administration, prétend gérer la production comme l'assistance et se maintient grâce au clientélisme électoral sont, une fois de plus, dénoncés; et, consécutivement, sont exaltés les avantages de la «vaste mutualité» qu'est la profession organisée sur le mode corporatif. Le destin de l'idée corporative est suivi dans tous les pays européens : dans l'Italie fasciste, le corporatisme est trop autoritaire; en Autriche, les corporations sont condamnées comme partie intégrante de l'État; en Allemagne, c'est l'État qui les envahit : pour cette raison «nous rejetons absolument la conception hitlérienne de la corporation» (1935, p. 80). L'anathème sera repris dans le second volume : «C'est la société qui est corporative et non pas l'État» (1936a, p. 62). Une première partie fait le bilan de l'expérience républicaine, «l'erreur dictatoriale» fournissant la matière de son dernier chapitre; la seconde est consacrée à la doctrine monarchique tirée de l'expérience. Qu'il s'agisse de sa forme avec Maurras, ou de sa réforme réclamée par A. Tardieu, l'État pose un «problème» déterminant. Le vœu réitéré de Valdour est que la Nation prenne enfin conscience que «de la Monarchie dépend son salut».

Par ses orientations multiples, la pensée de Jacques Valdour apparaît en définitive d'une grande richesse. Son oeuvre, qui ne saurait être enfermée dans la mouvance leplaysienne, n'intéresse pas seulement la sociologie des professions et la sociologie de la condition ouvrière. On y trouve une critique argumentée de l'économisme, la reconnaissance de l'importance des facteurs psychologiques, un comparatisme systématiquement pratiqué. Elle croise des disciplines diverses, signale les contacts en voie d'être établis – par exemple entre la science sociale et la géographie humaine¹⁶ –, ouvre des perspectives neuves, singulièrement sur la «psychologie ouvrière»¹⁷. On peut, à ce titre, la qualifier d'«interdisciplinaire». On ne passera pas sous silence les préjugés qui se font jour, très exceptionnellement, dans quelques ouvrages de Valdour ; ils ont trait aux causes d'un malaise social ou d'un désordre rituellement imputés à la concurrence d'ouvriers étrangers, à l'action occulte de la Franc-Maçonnerie, aux ennemis de la religion catholique. Mais plutôt que de les stigmatiser, ils sont à constituer en objet d'analyse. On ne s'arrêtera pas davantage sur ses opinions «réactionnaires». Dans l'histoire des enquêtes en sciences sociales depuis Villermé, les «observations vécues» de Valdour sont un jalon à tort négligé ; il serait bon de les «revisiter». La représentation de la société comme totalité organique qui nous est, par ailleurs, proposée s'inscrit dans une tradition sociologique intégrant des penseurs comme Bonald, curieusement absent des filiations ici tissées. C'est pourquoi une étude détaillée sur «Valdour, lecteur des classiques de la sociologie» ne serait pas des plus malvenues.

16 Ainsi Valdour (1931, p. 136) note-t-il que «c'est de l'œuvre de Tourville que la science nouvelle de la géographie humaine, fondée par un ses disciples, Jean Bruhnes, est sortie et que se dégagera peut-être la géographie sociale, encore à peine esquissée à l'heure présente». Il avait signalé l'apparition de cette «science nouvelle» plusieurs années auparavant (1927, p. 281).

17 Il est intéressant de comparer la conception que Valdour s'est formée de la psychologie ouvrière à celle exposée par M. Halbwachs dans son *Esquisse d'une psychologie des classes sociales* (1955).

BIBLIOGRAPHIE

- BONNEFF Léon & Martin, 1908, *La Vie tragique des travailleurs*, Paris, J. Rouff.
- , 1910, *La Classe ouvrière ou les métiers qui tuent*, Paris, Éditions de la Guerre sociale.
- , 1913, *Les Marchands de folie*, Paris, M. Rivière.
- BOURDEAU Jean, 1892, *Le Socialisme allemand et le nihilisme russe*, Paris, Alcan.
- BUREAU Paul, 1926, *Introduction à la méthode sociologique*, Paris, Bloud & Gay.
- CORBON Anthime, 1863, *Le Secret du peuple de Paris*, Paris, Pagnerre.
- DUROSELLE Jean-Baptiste., 1951, *Les Débuts du catholicisme social en France 1822-1870*, Paris, PUF.
- FERRÉ Marie.-Louise, 1934, *Les Classes sociales dans la France contemporaine*, Saint-Léger-en-Yvelines, [Chez l'auteur, en dépôt aux Messageries Hachette, 1936].
- GARRIC Robert. et coll., 1924, *Les Équipes sociales. Esprit et méthode*, Paris, Éditions de la Revue des Jeunes.
- GARRIC Robert, 1928, *Belleville. Scènes de la vie populaire*, Paris, Grasset.
- GODIN Jean-Baptiste André, 1871, *Solutions sociales*, Paris, Le Chevalier et Guillaumin.
- KOLB Alfred, 1904, *Als Arbeiter in Amerika. Unter deutsch-amerikanischen Grosstad-Proletariern*, Berlin, Karl Siegmund.
- ISOBE Keizo., 1993, «Aux marges de la description géographique et de l'enquête sociale – Notes sur Jacques Valdour», in *Autour de Vidal de la Blache*, P. Claval (éd.), Paris, CNRS Éditions, p.65-69.
- LECLERC Gérard, 1979, *L'Observation de l'homme. Une histoire des enquêtes sociales*, Paris, Seuil.
- LEYRET Henry, 1895, *En plein faubourg. Mœurs ouvrières*, Paris, Charpentier-Fasquelle.
- MAZE-SENCIER George, 1913, *Les Vies sociales*, Paris, M. Rivière.
- MERCIER Lucien, 1986, *Les Universités populaires 1899-1914*, Paris, Les Éditions ouvrières.
- MOROZOVA Tatiana, 2008, «Jacques Valdour, enquêteur social», mémoire de master à l'Université Paris-I Sorbonne.

POULOT Denis, 1870, *Question sociale. Le Sublime ou le travailleur parisien tel qu'il est en 1870, et ce qu'il peut être*, Paris, Lacroix et Verboeckhoven – rééd., 1980, Paris, Maspero.

VALDOUR Jacques, 1909a, *La Vie ouvrière*, Lille et Paris, Giard & Brière.

- 1909b, *Le Lycée corrupteur*, Paris, Spes.
- , 1910, *La Laïque*, Paris, Spes.
- , 1914, *La Méthode concrète en science sociale*, Lille et Paris, Giard & Rousseau.
- , 1919a, *Les Mariniers*, Lille et Paris, Giard & Rousseau.
- , 1919b, *Deux chauffeurs-conducteurs*, Lille et Paris, Giard & Rousseau.
- , 1919c, *Les Mineurs*, Lille et Paris, Giard & Rousseau.
- , 1919d, *L'Ouvrier agricole*, Paris, Rousseau.
- , 1919e, *L'Ouvrier espagnol*, Paris et Lille, Rousseau & Giard.
- , 1919f, *Réponse à quelques objections*, Paris et Lille, Rousseau & Giard.
- , 1921, *Ouvriers parisiens d'après-guerre*, Paris et Lille, Rousseau & Giard.
- , 1923, *Ateliers et taudis de la banlieue de Paris*, Paris, Spes.
- , 1924, *De la Popinqu' à Ménilmuch'*, Paris, Spes.
- , 1925, *Le Faubourg*, Paris, Spes.
- , 1926a, *La Menace rouge*, Paris, Éditions de la Gazette française.
- , 1926b, *Le Glissement*, Paris, Éditions de la Gazette française.
- , 1927, *Les Méthodes en science sociale*, Paris, Rousseau & Cie.
- , 1928, *Ouvriers catholiques et royalistes*, Paris, Flammarion.
- , 1929a, *Sous la griffe de Moscou*, Paris, Flammarion.
- , 1929b, *La Doctrine corporative*, Paris, Rousseau & Cie.
- , 1929c, *Libéraux, socialistes et catholiques sociaux. Étude historique et critique sur les principales méthodes de la science sociale au XIX^e siècle*, Paris, Rousseau & Cie.
- , 1929d, *Au pays des deux Nils*, Paris, Berger-Levrault.
- , 1931, *Les Méthodes de liaison entre la science sociale expérimentale et les autres sciences naturelles*, Paris, Rousseau & Cie.
- , 1934a, *Les Puissances du désordre*, Paris, Nouvelles Éditions Latines.
- , 1934b, *Le Flot montant du socialisme*, Paris, Nouvelles Éditions Latines.

- , 1935, *Organisation corporative de la société et de la profession*, Paris, Rousseau & Cie.
- , 1936a, *Organisation monarchique de l'État*, Paris, Nouvelles Éditions Latines.
- , 1936b, *Économie. Principes généraux et fondamentaux de l'économie politique et sociale*, Paris, Rousseau & Cie.
- , 1937, *Le Désordre ouvrier. La révolution en marche. Esquisse d'une psychologie ouvrière*, Paris, Sorlot.

VAN VORST Mrs John & Marie, 1903, *The Woman who Toils*, N.Y., Doubleday, Page & Company – trad. fr. 1903, *L'Ouvrière aux États Unis*, Paris, F. Juven.